

cel va « toucher de l'argent », et elle pourra, dit-elle plaisamment, « lui en emprunter » !

La morale à tirer de cet article, c'est qu'un jeune écrivain n'est considéré et compris par sa famille qu'au moment où il commence à gagner de l'argent. La gloire sans argent n'est pas une preuve très certaine de génie. Mais il ne faut pas tout de même oublier ici le réalisme de la race à laquelle Schwob appartenait. Ce qui permet d'admirer un peu plus encore le désintéressement de ce noble écrivain.

R. DE BURY.

MUSIQUE

OPÉRA-NATIONAL : « *Une toilette de soirée est de rigueur* » ; *Le Freischütz* de Weber, traduction nouvelle de M. André Cœuroy ; *le Centenaire du Romantisme*. — OPÉRA-COMIQUE : *Scemo* de M. Bachelet ; *la Tisseuse d'Orties*, drame lyrique de M. R. Morax, musique de M. Gustave Doret ; *le Cloître*, Poème de Verhaeren, musique de M. Michel-Maurice Lévy. — *Concerts Straram*. — *Grands Concerts de l'Olympia*.

M. Rouché a découvert un nouveau moyen de manifester son dédain pour la presse musicale et le plaisir qu'il prend à l'embêter. On sait qu'à l'Opéra les billets et coupons des places de luxe portent la mention : « **Une toilette de soirée est de rigueur** ». Depuis pas mal d'années, le smoking tend de plus en plus à supplanter l'inesthétique « habit à queue de morue » qui vous fait ressembler à un valet de pied ou à un maître d'hôtel de grand restaurant et, avec gilet blanc, à un pingouin. Les fantaisies des changes qui récemment poussèrent le « complet-habit » jusqu'à 2.500 de nos infortunés francs papier, ne favorisaient pas moins le succès du bien moins onéreux smoking que sa sobre et désinvolte élégance, et on le rencontrait toujours davantage dans les dîners, soirées, cérémonies, et sur le velours rubescent de nos théâtres subventionnés. M. Rouché a-t-il reçu une pétition des grands tailleurs, ou adjoint, aux professions panachées qu'il exerce, la commandite de certaines de leurs maisons ? Un beau matin, s'étant peut-être levé du pied gauche, il déclara bataille au smoking et décréta que, désormais, la susdite « toilette de soirée de rigueur » comporterait « habit et cravate blanche ». A priori, on discerne malaisément les plausibles raisons de cet oukase. S'il s'y agit de la belle tenue, de l'aspect correct et distingué que sans doute on a droit de souhaiter

à la salle de notre Opéra durant la représentation, on ne peut ne point constater qu'entre deux spectateurs assis, l'un en habit, l'autre en smoking, il n'est pas très facile de distinguer la différence. L'effet est sensiblement identique, à une approximation pour le moins de troisième décimale. Et, pendant les entr'actes, les couloirs étant ouverts aux occupants de tous les étages, il est impraticable d'y empêcher l'intrusion des redingotes ou jaquettes, voire du démocratique veston. Mais la chose est plus obscure encore : proscrire des fauteuils, balcons, loges, baignoires ou avant-scènes, le smoking est admis au parterre qui s'intercale entre orchestre et amphithéâtre. M. Jacques Rouché prétendit-il ainsi parquer bien ostensiblement, en une seconde zone péjorative, ceux auxquels une impécuniosité relative défend un débours supérieur aux 40 francs parterroïdaux ? Improbable, et même impossible, car, de leur « stalle » subalterne, qui n'a pas droit au titre de « fauteuil », ces purotins ont tout loisir de contempler, aux tranches privilégiées, autant de smokings que d'habits et peu de « cravates blanches ». Il est évident, en effet, que M. Rouché ne saurait interdire à quelqu'un ayant payé son billet d'occuper la place y marquée, dans une « toilette » qui, n'étant pas « de ville », est incontestablement « de soirée ». Il ne reste donc de frappés par cet ostracisme somptuaire que les membres de la presse musicale qui, « munis » de la carte rouge pour accomplir un devoir professionnel, non pas comme invités de M. Jacques Rouché, mais en tant que représentants de la libre critique sur l'activité d'un établissement « national » subventionné par les deniers des contribuables, sont « placés » par les soins du contrôle, conformément aux instructions directoriales. Je ne voudrais pas, en insinuant que certains ne possèdent point d'habit, jeter sur nos confrères un discrédit qui les ferait jauger d'une hauteur méprisante par l'armée de leurs opulents fournisseurs : bouchers, laitiers, fruitiers, boulangers, tailleurs, bottiers ou parfumeurs. Mais, d'usage officiellement prohibé au théâtre par arrêté ministériel durant cinq ans d'hostilités, leur frac éventuel, en 1918, devait notablement fleurir la naphthaline. Aujourd'hui il est à coup sûr ridiculement démodé, sans que la dureté des temps, tout spécialement pour les intellectuels, leur ait permis une prodigalité frisant l'aliénation mentale. D'autre part, rien n'est plus commode et décent que le smoking pour passer dans la même

soirée d'un concert à un autre et, pour finir, à l'Opéra suivant les exigences de l'actualité. A moins de ballader dans les tramways ou autobus, sous l'œil narquois des voyageurs, un habit et « une cravate blanche », — et, en été, sans pardessus, — les critiques ou courriéristes astreints à ce genre d'excursions par leur devoir professionnel, auront la satisfaction terminale de dénombrer, du bas de leur « parterre », les smokings tout pareils au leur peuplant l'orchestre et le balcon. Au fond, encore qu'on y soit un peu plus serré qu'ailleurs, ces « stalles » étant, en somme, des places où on voit et on entend très bien, cela n'aurait pas beaucoup d'importance n'était le procédé. La presse est dans la situation d'un monsieur qui, reçu honorablement dans un salon depuis un quart de siècle, s'y voit, sous un prétexte vestimentaire, assigner un beau jour un tabouret parmi des gens, habillés comme il l'est, se prélassant dans des fauteuils. La brimade fut-elle intentionnelle ? On ne sait pas. M. Rouché est si totalement dénué du moindre tact que peut-être il n'y songea point. Les directeurs de l'Opéra-Comique ayant, aux jours d'abonnement, prescrit « l'habit ou le smoking », peut-être aussi M. Rouché voulut-il proclamer ainsi la suprématie hiérarchique du monument qu'il administre : « Ils autorisent le smoking ? L'Opéra n'aura que l'habit — et la cravate blanche ! » Mais ce n'est toujours qu'hypothèse. On donnerait sa langue au chat. Les parvenus, d'ailleurs, sont féconds en surprises. J'en connus un jadis qui, à la table paternelle, consommait sur toile cirée un brouet arrosé du claret de l'épicier du coin, puis allait explorer les bals matrimoniaux. Dès qu'il eut dégoté le magot poursuivi, en tête à tête même avec sa salubre épouse, il ne dîna plus qu'en habit et en cravate blanche. Une mégalomanie de cette espèce, appliquée à un établissement subventionné par les contributions de tous dans un but hautement artistique, n'est pas seulement bouffonne et niaise, elle est par surcroît déplacée dans les temps que nous traversons. L'état de guerre n'a cessé que de fait. Ses conséquences nous accablent et nous opprimeront longtemps. Alors qu'on prêche le travail et les économies, le moment est mal indiqué de sembler transformer le réconfort des œuvres d'art en un divertissement de nouveaux riches, qui devraient être les premiers à arborer quelque feinte pudeur — et, conséquemment le smoking. Au lieu de jouer à l'arbitre de la mode et au

papa de Monsieur Jourdain, M. Rouché ferait bien mieux de diriger un peu plus proprement notre Opéra. La façon dont il commémora le centenaire de la mort de Weber fut un véritable scandale. Il s'y contenta de reprendre tardivement le **Freischütz** aussi économiquement que possible. L'interprétation très quelconque s'adornait d'un ténor de passage bien intentionné, mais en bois. La stature et la noble beauté, précieuses à la tragédie, de M^{me} Germaine Lubin, qui seule en l'endroit chante et joue avec égale perfection, n'offraient malheureusement rien de commun avec les vraisemblables traits de la naïve et douce forestière qu'on lui enjoignit d'incarner. La plupart des décors remontaient à Pedro Gailhard. Dans l'un d'eux, usagé, misérable, la scène de *la Gorge-aux-Loups* se déroula piteuse jusqu'à l'indécence, avec une *Chasse infernale* dont les spectres déambulaient pédestrement à la queue leu leu dans les mornes demi-ténèbres qu'éclairaient têtuellement quelques becs du lustre de la salle. Il est honteux que notre Opéra « national » ose traiter ainsi un chef-d'œuvre. L'adaptation nouvelle de M. André Cœuroy est certes infiniment supérieure aux précédentes à l'égard de la traduction du texte chanté. Pour le parlé, qu'il tînt à conserver, j'avoue lui préférer beaucoup les récitatifs de Berlioz, qui dissimulent la puérilité des discours et l'excessive innocence du livret. Enfin M. Rouché annonce un autre centenaire, **Le Centenaire du Romantisme**. On pouvait espérer, s'il ne l'avait pas fait pour la mort de Weber, qu'il saisisait cette occasion de révéler *Euryanthe* qui, tandis que le *Freischütz* demeure encore un *Singspiel*, parfait réellement le type de l'opéra romantique, en un chef-d'œuvre où *Tannhaeuser* et parfois *Lohengrin* déjà sont en puissance, et, puisque désormais on parle à l'Opéra, qu'il nous gratifierait du radieux *Obéron*. Le romantisme naissant possède aussi des héros plus modestes, mais non pas tout à fait négligeables. Il serait fort intéressant d'entendre le *Faust* (1815) ou *Jessonda* (1823) de Spohr et, de Marschner, *Hans Heiling* (1833), ce sosie du *Vaisseau-Fantôme*. M. Rouché, qui monta fastueusement *Alceste* pour la laisser tomber après six représentations, en paraissait évidemment désigné pour de telles curieuses et instructives expériences qu'il pourrait tenter à peu de frais. Mais le romantisme n'est pas uniquement germanique avec ceux-là et français par notre Berlioz. Il y a, par ailleurs, le *Guillaume Tell*

(1829) de Rossini, racine à la fois et sommet du romantisme transalpin qu'illustrera Verdi. M. Rouché n'avait que l'embarras du choix, mais il aime mieux les « reprises ». Il vient de publier la liste de ce qu'il nous promet pour célébrer ce centenaire. C'est *les Troyens*, *la Damnation de Faust*, *le Freischütz* et... *Hamlet*. Il est déjà assez interloquant d'insérer, dans le romantisme à son aurore, le poncif virgilien et la pomposité spontanienne où sombra, avec *les Troyens*, le génie épuisé de Berlioz malade et prématurément vieillard, mais l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas, datant de 1868!... Est-ce primarisme ou bien quelques vagues menaces d'une affection dont les premiers et insidieux symptômes sont l'incohérence des actes et une échevelée admiration de soi-même? Il semble que l'atmosphère de l'Opéra soit pernicieuse à la santé de M. Jacques Rouché. Il finira par regretter les senteurs de ses alambics.

Tristan, *Pelléas* et *Pénélope* sont le triple fleuron de la couronne de notre Opéra-Comique. Il nous en rend périodiquement la joie et, en les implantant au répertoire, il en répand et vulgarise la beauté qui peu à peu s'impose à la sensibilité d'un public gavé de mélasse italique et de sirop d'orgeat massenétard. Les chefs-d'œuvre ne courant pas les rues, on n'est pas trop surpris de la modique qualité des nouveautés qu'il nous octroie. On ne comprend guère toutefois que MM. Masson et Ricou aient jugé bon de repêcher parmi les foudres de l'Opéra le monstre de laideur et d'impuissance inane qu'est le **Scemo** de M. Bachelet. **La Tisseuse d'orties** de M. Gustave Doret fut, m'a-t-on dit, écrite il y a quelque vingt ans, et on s'en aperçoit. Ce n'est vraiment plus à la page. On conçoit, au surplus, que le compositeur des *Armaillis* n'ait point été aussi heureusement inspiré par le navrant et maladroit livret de M. Morax. La partition accuse une sincérité parfaite, mais fort peu d'intérêt purement musical. L'œuvre, essentiellement mélodique, fut d'ailleurs fâcheusement desservie par sa principale interprète dont la voix, trop souvent, dépassait à peine la rampe. **Le Cloître** de M. Michel-Maurice Lévy trahit des aspirations élevées, mais, hélas! les trahit aussi au sens propre du mot. Le musicien y choisit pour sujet un drame austère et poignant de Verhaeren qui met aux prises, en un couvent de moines, le remords d'un clerc parricide et la politique ecclésiastique. Il y a certes de l'élan et du feu dans la dé-

clamation de M. Lévy, mais c'est malheureusement de la musique d'amateur, d'un amateur qui connaît trop *Tristan et Pelléas* et ne peut plus ne pas s'en souvenir. Nulle personnalité d'inspiration, harmonie wagnéro-quelconque, aucun métier. Il paraît que, sous le nom moins répandu de Bélove, l'auteur improvise à merveille des « à la manière de... » dans les cafés-concerts. On peut penser qu'il fera bien de s'en tenir à ce genre d'exercices sans le transposer au théâtre. Pourquoi notre Opéra-Comique, qui nous joua naguère et fort bien du Gluck et du Mozart, ne monterait-il pas l'*Euryanthe* dédaignée par M. Rouché? Je ne serais pas étonné que ce chef-d'œuvre y obtînt un très beau succès. L'art de Weber, novateur entre tous, est loin d'être périmé. Il fut jadis populaire chez nous avec **Robin-des-Bois**, pseudo-*Freischütz* de Castil-Blaze, sur les lèvres et les pianos de nos aîeules adolescentes. Il pourrait le redevenir. *Euryanthe* fournirait un spectacle superbe. On a réussi, outre Rhin, à pallier les défauts du livret. Un adaptateur avisé y aboutirait aisément à notre usage.

Les **Concerts Straram** ont fait une rentrée triomphale. La salle était comble et l'orchestre, un des meilleurs, sinon le meilleur de Paris, a réalisé, sous la direction d'un chef qui s'affirme décidément hors de pair, une admirable exécution des *Nocturnes* de Debussy. La séance s'ouvrait par l'*Ouverture d'Euphrosine* (1790) de Méhul, qui ravit l'auditoire par sa grâce, sa verve originale et son ampleur. La *Deuxième Symphonie* (1803) de Beethoven, qui suivait, montra à quel degré Méhul (1763-1817) fut le précurseur de ce maître, et avec quelquefois des rencontres textuelles, postérieures chez celui-ci. On s'en convaincrerait mieux encore si on connaissait toutes les Ouvertures de Méhul, qui relient celles de Gluck à celles de Beethoven et au Poème symphonique de Liszt. Si Méhul était né Allemand, ses œuvres complètes seraient aujourd'hui publiées dans les grandes éditions critiques de Breitkopf et Haertel, et il en irait tout de même pour Couperin et Boieldieu en pareil cas, tandis que nous abandonnons sottement à l'oubli ces chefs-d'œuvre de notre art national. Que soit chaleureusement félicité M. Straram de nous les vouloir restituer et souhaitons qu'il ne s'arrête pas là. On doit aussi signaler avec une vive sympathie les **Grands Concerts de l'Olympia**, dus à l'initiative d'Albert Doyen,

l'enthousiaste organisateur des *Fêtes du Peuple*. Tous les mercredis et jeudis, à 17 heures, l'enceinte un peu désorientée du music-hall retentira de belle musique. L'un des derniers programmes, avec le *Concerto en ré mineur* de Bach, les *Valses nobles et sentimentales* de M. Maurice Ravel et la *Deuxième Symphonie* de Borodine, fut particulièrement intéressant. M. Léon Kartun, au piano, interpréta très remarquablement, après le *Concerto* de Bach, des pièces de M. Darius Milhaud, de Gabriel Fauré et l'*Islamey* de Balakireff.

JEAN MARNOLD.

ART

Les Indépendants. — L'éclectisme fondamental des Indépendants se fortifie par la présence et l'adhésion de peintres à médailles des Artistes français, qui recherchent, par leurs envois, le suffrage des différents clans intransigeants dont les uns cultivent précieusement l'individualité esthétique, et les autres se conforment sciemment ou inconsciemment aux vieilles théories d'écoles. Il n'est pas nécessaire de prendre à l'Ecole même, l'enseignement d'école pour en souffrir. Un certain nombre d'Indépendants l'ont reçu de quelque professeur d'Espagne ou d'Ukraine et la version de ce cabanellisme n'est pas toujours déformée. Le classicisme est opiniâtre. Th. Silvestre, dans sa belle étude sur Ingres, lui reproche de mettre tout au même plan. C'est toujours la caractéristique d'un certain pompiérisme. Par ailleurs, lorsque vous voyez un peintre qui sur la route des médailles rencontre sans cesse des femmes infiniment longues et élancées, des femmes-girafes, considérez que s'il vous parle du Greco, il n'est pas sans avoir regardé attentivement la femme svelte dont Charles Guérin fait le centre de ses compositions, parallèlement à ses portraits véristes.

La présence de ces artistes salonniers rehausse la portée de l'exposition des Indépendants. Il y a toujours eu des académiques aux Indépendants. Seulement, cela fut longtemps ceux qu'on refusait au Salon qui venaient remplir les salles que n'occupaient pas les pointillistes ou les fauves. Maintenant, ce sont les meilleurs peintres du Salon qui tiennent à y être représentés. C'est tout différent. Cet appel au suffrage universel qui a adopté Seurat, Signac, Luce et tant d'autres a son intérêt.